

**Zeitschrift:** Revue internationale d'apiculture  
**Herausgeber:** Edouard Bertrand  
**Band:** 22 (1900)  
**Heft:** 3

## Heft

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 01.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE INTERNATIONALE

## D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse.

---

TOME XXII

N° 3

MARS 1900

---

### SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

#### CONVOCATION

La réunion du printemps aura lieu à Bex les 21 et 22 mai. Séance officielle le lundi 21 mai, à 11 heures du matin, à l'Hôtel-de-Ville. Ordre du jour :

1. Allocution du président. — 2. Reddition et approbation des comptes. — 3. Production du miel en rayons (sections), MM. Bertrand et Langel. — 4. Analyse des miels, M. Seiler, chimiste cantonal. — 5. Les futurs traités de commerce, M. Bretagne. — 6. Culture intensive des abeilles, M. Borel, pharmacien à Bex. — 7. Propositions individuelles.

Banquet à 1 heure à l'Hôtel-de-Ville ; prix fr. 2.50, vin compris.

Après-midi visite du rucher de M. Borel à Bex.

Coucher dans les divers hôtels de Bex ; assurer sa chambre en arrivant.

Mardi 22 mai : Course à Aigle ; visite du rucher de M. Berthex (près la gare) où, pour ceux qui voudront marcher un peu (20 minutes), visite du rucher de M. P. von Siebenthal. — Midi, dîner à l'Hôtel Victoria, prix fr. 2.50, vin compris. A 2 h. 31 min. départ pour Lausanne, 3 h. 42 min., départ pour le Valais.

Les réunions de la Société sont publiques et tous les amateurs d'abeilles y sont les bienvenus.

LE COMITÉ.

Les contrôleurs des ruches sur balance nous obligeraient beaucoup s'ils voulaient nous communiquer le plus vite possible le résultat de leurs observations : consommation pendant l'hiver, état général des ruches, etc.

U. G.

---

M. le Dr Curchod, chimiste, à Nyon, qui fournit aux apiculteurs l'acide formique pour le traitement de la loque, a fait construire un pulvérisateur pour l'application du remède dans les rayons malades. Ce petit instrument nous paraît très pratique et remplira bien son but en facilitant la besogne aux apiculteurs dans les soins à donner aux ruches loqueuses ; il peut du reste servir pour toute espèce de pulvérisations. (Voir aux annonces).

Les apiculteurs qui ont eu la loque dans leur rucher et l'ont combattue avec succès feront bien, à la première visite du printemps, d'examiner le couvain de très près. La maladie reparaît quelquefois, mais si l'on s'y prend à temps on en a facilement raison ; il serait donc prudent de leur part d'appliquer un traitement préventif, même s'il n'y a pas trace de maladie ; le pulvérisateur de M. Curchod leur en fournira un moyen facile.

## CONSEILS AUX DÉBUTANTS

### AVRIL

Nous sommes heureux de constater que l'hivernage s'est de nouveau fait dans de bonnes conditions ; la dyssenterie, que nous craignons à cause de la qualité des provisions, n'a pas fait de victimes et malgré les pertes signalées au commencement les colonies sortent populeuses de l'hiver. Mais nous entrons maintenant dans la période critique qui demande toute l'attention de l'apiculteur. Chacun sait qu'il est moins difficile d'obtenir un bon hivernage que de faire arriver nos ruches à travers notre printemps toujours si capricieux à une force normale pour être prêtes au moment de la récolte.

Par un beau jour on fera une visite à fond ; on nettoie les plateaux, on sort les rayons qui sont de trop et on garnit l'espace entre les planches de partition et la paroi extérieure de mousse ou de chiffons pour que les abeilles soient bien au chaud. En examinant les rayons on aura soin de mettre ceux qui contiennent des cellules de fauxbourdons au bord pour les éliminer plus tard complètement ; s'il n'y a pas trop de ces cellules on peut les couper et les remplacer par des cellules d'ouvrières. Il n'y a que les ruches de premier ordre qui doivent conserver les rayons à cellules de mâles pour nous fournir des reproducteurs excellents ; chez les autres il faut supprimer autant que possible les mâles.

C'est sur les bonnes souches que doivent se porter nos soins ; comme dans l'Evangile « on donnera à celui qui a et à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a ». Il ne faut cependant pas croire que toute colonie qui au commencement de ce mois est encore un peu faible soit mauvaise ; si le couvain est bien compacte, la ponte régulière, si les abeilles sont actives et qu'elles se défendent bien, la reine sera bonne et la ruche pourra devenir forte jusqu'à la récolte si on a soin de la secourir un peu.

Si vous avez des ruches qui manquent de provisions, ne vous mettez pas à leur donner tous les jours de petites portions ; donnez plutôt deux ou trois litres de sirop à la fois par une belle journée et le soir ; cela produit alors une activité étonnante et aussitôt que celle-ci diminue vous administrerez une nouvelle dose. Le nourrissage à petite dose est non seulement fastidieux, mais il ne fait guère avancer les populations ; c'est le plus souvent du temps et de l'argent perdus.

Si une ruche ne prend pas rapidement la nourriture qu'on lui donne, c'est une preuve qu'elle ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Le nourrisseur nous renseigne souvent le mieux sur la valeur d'une colonie ; n'hésitez pas à réunir pareille souche à une bonne.

N'oubliez pas de noter dans un carnet toutes les observations que vous faites pendant vos visites ; cela vous sera très utile et vous

donnera des directions pour toute la campagne. Chaque ruche doit avoir son dossier, il ne faut pas se fier à sa mémoire qui souvent fait défaut quand on en aurait le plus besoin.

Pendant que les abeilles ne trouvent pas encore beaucoup dehors elles tâchent de s'introduire dans les autres ruches et ce sont surtout les faibles qui sont le plus attaquées. Ayons soin de ne pas verser de la nourriture par le rucher, de retrécir les trous de vol convenablement, de supprimer les ruches orphelines, d'avoir l'œil partout pour éviter le mal, car le pillage provient toujours d'une faute de l'apiculteur.

Belmont, le 16 mars 1900.

ULR. GUBLER

---

## ANATOMIE DE L'ABEILLE

### Histoire Naturelle et Physiologie

---

#### Abeilles Hermaphrodites.

*Abeilles Anormales — Cas fréquents — Quand ont eu lieu les premières Observations — Caractéristiques particuliers — Combinaison des Caractères Sexuels — Fécondation imparfaite — Nutrition imparfaite — Cyclopie — Abeilles Albinos.*

Ainsi que nous l'avons vu, une reine imprégnée peut féconder ses œufs et produire à volonté des femelles et des mâles ; il arrive quelquefois cependant que l'on trouve dans une ruche des abeilles anormales réunissant dans un seul individu des parties communes aux deux sexes. Des cas pareils se présentent plus fréquemment qu'on ne le suppose généralement et ils ont été observés en premier lieu par Lucas <sup>(403)</sup> en 1808. Depuis lors on les trouve souvent mentionnés et ils ont été étudiés et décrits par Dönhoff (*Bienenzeitung* 1860), Siebold (*Bienenzeitung* 1865), Leuckart (*Bienenzeitung* 1866), Berlepsch <sup>(3)</sup>, Assmuss (*Bienenzeitung* 1866), et d'autres. Girard <sup>(48)</sup> dit que ces cas sont fréquents dans quelques ruches, les uns ayant une tête d'ouvrière avec un thorax et un abdomen de mâle, ainsi que des organes génitaux mâles ; d'autres, des mâles, ayant un aiguillon et des glandes à venin plus ou moins développés. Siebold, qui a fait de soigneuses dissections de ces sujets présentant des combinaisons de caractères sexuels, les a nommés *hermaphrodites*. Le développement des organes internes était en rapport avec les particularités externes. Dans les sujets qui avaient un abdomen

(403) Lucas, M. H. Cas de Cyclopie observé chez un insecte hyménoptère (*Apis Mellifica*. 1808).

(3), (48). Ouvrages déjà cités.



d'ouvrière, il constatait la présence des ovaires et de la spermathèque, mais vides, l'aiguillon et ses glandes et vésicules étant bien développés. Dans les sujets portant un abdomen de mâle, les organes sexuels mâles étaient en leur état normal, les testicules contenant des spermatozoïdes ; les organes de l'ovaire et de l'aiguillon avec l'appareil à venin étaient au contraire imparfaitement formés. Siebold pense que la production de ces hermaphrodites tient à une fécondation imparfaite de l'œuf.

M. Dodge (\*) raconte que parmi les abeilles élevées dans des cellules d'ouvrières il en a trouvé ayant un abdomen et un thorax de mâle et une tête d'ouvrière ; d'autres avec l'abdomen et le thorax de l'ouvrière et une tête de mâle ; d'autres avec abdomen et thorax de mâle et moitié de la tête d'ouvrière et moitié de mâle, et enfin thorax et abdomen d'ouvrière avec moitié de la tête d'ouvrière et moitié de mâle.

Berlepsch (3) mentionne aussi beaucoup de cas similaires et d'autres, et en trouve la cause dans la fécondation imparfaite de l'œuf, soit par un défaut dans le mycropyle, soit par une maladie des spermatozoïdes, soit parce que ceux-ci ne sont pas capables de pénétrer complètement dans le vitellus ou parce qu'ils ne sont pas convenablement développés et n'ont pas le pouvoir de former complètement le sexe.



Fig. 60. — Cyclopie.  
— Tête d'ouvrière  
dans laquelle les  
deux yeux sont  
réunis en un.

Nous croyons que la nutrition est en grande partie la cause de ces anomalies et, comme nous avons constaté que les abeilles varient la nourriture de la larve suivant les fonctions qu'elle aura à remplir, il n'est pas difficile de comprendre comment

une mauvaise dispensation de cette nourriture peut amener des différenciations anormales des sexes comme celles que nous avons décrites.

Lucas (403) mentionne un cas curieux dans une ouvrière qui avait les deux yeux réunis en un sans aucune division entre eux (fig. 60), cas qu'il a appelé *cyclopie*. On trouve aussi, en fait d'anomalies, des abeilles Albinos. Nous avons sous les yeux en ce moment deux bouteilles contenant environ une centaine de mâles pris dans la même ruche en 1885 et 1886 et chaque mâle a les yeux composés, de même que les yeux simples, tout à fait blancs. Ils nous ont été envoyés par notre ami M. Bertrand. Ils ne sont pas rares et sont mentionnés par Berlepsch (3), Vogel (466) et d'autres. Girard (48) dit aussi en avoir vu dans les ruches de M. Drory, à Bordeaux.

Le Major V. Munn les décrit (*Bienenzeitung* 1886) et dit que lorsqu'on les plaçait dans une boîte, ils rampaient au dehors, mar-

(\*) American Bee Journal vol. XV.

(3), (403), (3), (466), (48), ouvrages déjà cités.

chaient sur la table et tombaient sur le plancher, et qu'évidemment ils ne pouvaient pas voir, puisqu'ils ne volaient pas vers la fenêtre. Vogel, qui les a examinés au microscope, a trouvé les yeux complètement transparents et dépourvus de pigment. Les poils et les yeux simples étaient aussi entièrement blancs. On nous a envoyé beaucoup de ces mâles comme curiosité.

Vogel raconte aussi qu'il a trouvé une fois une abeille ouvrière qui était entièrement blanche partout.

TH.-W. COWAN.

(Traduit de l'anglais par E. B.)

### UN PEU D'HISTOIRE (1)

Nous voyagions à bicyclette en Bretagne, lorsque le ciel se chargea de nuages et bientôt de grosses gouttes nous obligèrent à chercher un abri. Il y avait un hameau à quelques pas de la route, ce fut vite fait d'atteindre la première maison et nous voilà sauvés d'un petit déluge. Il n'y avait au logis qu'une vieille femme qui nous reçut d'une façon très hospitalière.

— Mon fils est parti vers ses ruches, dit-elle, il va revenir tout de suite.

— Vers ses ruches ? C'est donc un frère ! Moi aussi j'ai des ruches.

— Oh ! alors vous allez bien vous entendre avec lui, il ne parle que de ses abeilles !

Au même instant son fils entra. C'était un homme d'une quarantaine d'années, vêtu comme un ouvrier de campagne, taillé en hercule avec un air doux et presque timide. Il s'excusa de n'avoir pas de plus beaux sièges à nous offrir. Mais j'étais pressé de lui parler d'apiculture.

— Vous avez des ruches ?

Son regard brilla.

— Oui.

— Layens ou Dadant ?

— Dadant-Blatt.

Mes yeux durent briller aussi. Nous étions là l'un devant l'autre stupéfaits.

— Combien en avez-vous ?

— J'en ai cinq et je fabrique la sixième.

— Où avez-vous appris l'apiculture ?

(1) Le directeur de la *Revue*, malade encore et absent, a dû remettre pour un mois ou deux la préparation du Journal à un de ses collaborateurs. Le rédacteur intérimaire en profite pour faire paraître cet article que M. Bertrand, lui, n'aurait probablement pas consenti à insérer tel quel. On comprendra pourquoi.

— Dans la *Conduite du Rucher*.

La pluie tombait à torrents, mais je ne me trouvais pas à plaindre ; l'imprévu était charmant.

À présent c'est lui qui me questionna. Je dus lui dire tout ce que je savais de notre cher maître à tous les deux, lui donner des explications et démontrer des procédés. À un moment j'eus besoin de consulter la *Conduite du Rucher* ; il m'apporta le volume, très mené, avec des soulignements aux bons endroits. Il admirait « comme on comprenait bien » et comme tout était juste. Il savait le livre par cœur, ne lisant guère que celui-là. Je pensais combien cet excellent homme serait étonné si on lui montrait les vingt années de la *Revue*.

L'orage cessa. J'allai voir les ruches, mais je ne pus les visiter, étant harcelé par mes compagnons pressés de partir. Je pris le nom de mon hôte, je lui promis l'envoi de quelques brochures et en route pour St-Brieuc !

Tout en roulant, cette pensée me revenait à l'esprit « s'il pouvait ajouter la *Revue* à la *Conduite* ! » Cette idée là m'obsédait comme toute idée nette, mûre pour l'expression mais non exprimée. Je crus m'en débarrasser en me promettant d'envoyer quelques numéros du journal ; hélas ! j'ai perdu l'adresse du pauvre curieux d'abeilles et je suis resté avec mon obsession : « s'il connaissait les vingt années de la *Revue*... ! »

\* \* \*

Pendant l'hiver j'ai voulu employer quelques soirées à feuilletter ces vingt volumes et je les ai presque relus. C'est étonnant ce qu'il y a là d'études originales, de documents, de choses intéressantes et toujours variées. Je voudrais brièvement en donner une idée et saluer les vingt ans de la *Revue* en attendant de fêter son quart de siècle.

C'est en janvier 1879 que parut le premier numéro du journal. Il était intitulé : *Bulletin d'Apiculture pour la Suisse Romande*, titre qui fut modifié en 1885, lorsque le développement du *Bulletin* en fit un organe international.

Le succès se dessina d'ailleurs tout de suite, car dès le mois de juin de 1879, M. Ed. Bertrand, ayant épuisé les premières livraisons et recevant un grand nombre de nouvelles demandes, procédait à une réimpression. Eh bien, chose unique peut-être dans les annales du journalisme, le volume de 1879 reste rare et recherché, la réimpression ayant été rapidement épuisée à son tour, c'est pourquoi nous en parlerons plus longuement que des autres.

Dans le premier numéro, nous voyons un *Appel aux Apiculteurs*. Le bulletin répondant à un désir fréquemment exprimé dans les réunions apicoles, M. Bertrand en prenait l'initiative et demandait qu'on l'aidât à lutter contre la routine et à répandre les bonnes métho-

des. Il promettait de répondre aux demandes de renseignements et de traiter de toutes les questions se rattachant à l'apiculture. Ses milliers d'abonnés peuvent lui rendre le témoignage qu'il a rempli son programme avec une exactitude et une conscience parfaites.

Savez-vous quel est le titre du premier article de fond ? *Des dimensions à donner aux ruches*. M. Ed. Bertrand pose magistralement la question qui à cette époque n'avait guère été étudiée et recommande les grandes ruches.

On voit M. le Rév. Jeker commencer le *Calendrier*, qu'il continuera toute l'année avec le plus grand talent.

Dans le second numéro, M. Bertrand parle de la guérison de la loque et préconise le traitement par l'acide salicylique. Puis il traite excellemment de l'hivernage, recommandant sur tous les tons de ne pas déranger les abeilles pendant les froids. Mais le zèle du nouveau publiciste est si vif, qu'il nous fait encore le procès de la glucose, consacre une importante notice à Bernard de Gélieu qui venait de mourir et nous donne diverses importantes traductions de journaux anglais et américains, entre autres une variété sur l'Eucalyptus comme arbre mellifère. Ce qui est extraordinaire dans tout cela c'est que rien n'a sérieusement vieilli. Une foule d'articles publiés dans les premières années pourraient reparaitre en suscitant le même intérêt tant ils sont parfaits dans le fond et dans la forme.

Bientôt cette haute supériorité de la rédaction attirait l'attention des maîtres et nous voyons MM. Charles Dadant, Ch. Naudin, Matter-Perrin, de Layens et Cowan, se joindre à M. Jeker et favoriser le *Bulletin* de leurs communications. Ces hommes-là ont des titres particulièrement glorieux à la reconnaissance des abonnés. Plus tard viendront d'autres apiculteurs d'élite, MM. Du Pasquier, Dennler, Fusay, Bianchetti, Benton, de Planta, J.-E. Siegwart, U. Gubler, A. de Zoubareff et vingt autres, mais la collaboration des premiers sera longtemps la plus active.

Après M. Ed. Bertrand, qui a payé de sa personne sans jamais cesser, ni compter, c'est M. Charles Dadant qui a été l'écrivain le plus fécond de la *Revue*. Il a donné jusqu'ici près de cent cinquante grands articles, sans compter les petites communications. Cette énorme production est d'autant plus étonnante que M. Ch. Dadant collaborait déjà depuis dix ans à d'autres publications, notamment au *Journal des Fermes* dont il était un des plus solides soutiens. Il faut avoir un fond solide de connaissances pour mener un train de publicité pareil sur un sujet spécial. On peut dire que M. Dadant a traité presque toutes les questions apicoles possibles et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de sa grande érudition, de son expérience ou de son entraîante didactique. Il rajeunit positivement ses sujets et force l'attention par son style agréable. Qu'il sache bien que s'il a



beaucoup travaillé pour nous ce n'est pas en vain. C'est tout de même juste de payer d'un remerciement ému un si long dévouement à la chose publique.

Pendant trois ans, le directeur du journal se contenta de faire des articles séparés sur les questions à l'ordre du jour, mais dès janvier 1882, il entreprit d'encourager les nouvelles recrues et publia successivement à leur intention d'importantes études qui toutes ont été réunies en brochures. C'est d'abord les *Meilleurs modèles de ruches usitées en Suisse*, puis les *Conseils et instructions aux commençants*, la *Routine*, et enfin les instructions sur la *Conduite du Rucher*, ce petit chef-d'œuvre d'exposition claire et pratique qui, revu, augmenté et traduit en plusieurs langues étrangères est devenu un livre classique de premier plan.

Le nombre des abonnés continuant à s'accroître, le directeur de la *Revue* put faire les frais d'une couverture (1885) et augmenter le nombre des illustrations. Les amateurs de figures furent dès lors servis à souhait.

Un événement qui vaut d'être noté est la publication, à cette même époque, du *Guide* de M. Cowan traduit par M. Ed. Bertrand.

Une telle entreprise est plus ardue qu'on ne suppose et je n'étonnerai aucun des lecteurs du journal qui parlent une langue étrangère en disant que la traduction de M. Bertrand est aussi admirable dans son genre que l'œuvre traduite.

Mais bientôt la *Revue internationale* prend une nouvelle extension et dès 1889 nous recevons de temps à autre de copieux *Suppléments*. La plupart représentent simplement un double numéro de la *Revue*, enregistrant le trop-plein des communications courantes, des traductions et des correspondances, mais il en est de sensationnels. Rappelons-en quelques-uns, par exemple celui de novembre 1890, entièrement consacré à un bel article illustré de 32 pages par M. de Layens, sur la *Construction économique des Ruches à cadres*.

En janvier 1891, paraît encore en supplément la *Table générale des matières des douze premières années*, avec les noms cités.

En février 1891, c'est le résultat des belles expériences de M. Gaston Bonnier, sur la *Déperdition de la chaleur dans les ruches*.

En avril 1891, c'est la publication par M. Ed. Bertrand, qui venait d'en faire la découverte, de *Huit lettres inédites de François Huber*.

En mai 1891, voici une étude approfondie sur la *Ruche Dadant modifiée*, description et construction, avec 17 figures, par M. Ed. Bertrand, ce supplément a eu une heureuse fortune; il a été réimprimé en 1897.

En juin 1894, c'est l'exposé d'une *Théorie nouvelle sur la formation des pelotes de Pollen*, par M. Pierre Bois, etc., etc.

Parmi les plus importantes insertions qui suivirent, notons celle

d'un nouveau dossier de *Lettres inédites de François Huber*, (1895, juillet). M. Georges de Molin, ingénieur à Lausanne et petit-fils de F. Huber, confia à M. Bertrand les brouillons de beaucoup de ces lettres et quelques copies ; M<sup>me</sup> de Watteville de Portes eut l'amabilité de compléter la collection en envoyant à M. Bertrand les originaux et des fidèles copies de beaucoup d'autres lettres à elle directement adressées par Huber quand elle était encore une toute jeune fille. La dernière lettre parut en juillet 1897 et toutes les correspondances furent réunies en un joli volume in-8° de 159 pages avec portrait, signature autographe de F. Huber et une introduction de M. Bertrand. Cette précieuse publication est le complément indispensable du livre immortel de Huber, les *Nouvelles Observations sur les Abeilles*, et c'est une chose assurément rare, qui n'arrive qu'aux grandes œuvres, de voir un ouvrage se continuer ainsi plus d'un siècle après son apparition.

Nous arrivons aux années récentes, dans lesquelles nous voyons la personnalité de M. Ulr. Gubler se détacher avec un grand relief. Nous avons suivi depuis dix ans ses intéressantes communications, mais il manifeste de plus en plus une sûreté et une maîtrise remarquables.

Et maintenant voici encore M. Cowan qui autorise M. Bertrand à traduire son *Anatomie de l'Abeille*. La collaboration qui s'était établie pour le *Guide* en 1885, se renouvelle pour enrichir notre littérature apicole de la meilleure étude connue sur l'anatomie de l'abeille.

Parlerai-je enfin des causeries de M. Bertrand ? De ses nombreuses réponses aux abonnés ? Mais je ne veux pas le fâcher.

J. CRÉPIEUX-JAMIN

---

## DE L'AMÉLIORATION DE LA RACE

Un vieux proverbe dit : « Laisse tes abeilles tranquilles, plus tu t'en occupes, moins elles prospèrent ! » et, fidèles à cette maxime, les apiculteurs de la vieille méthode n'avaient qu'une préoccupation : récolter, c'est-à-dire étouffer en automne les meilleures ruches qui avaient essaimé et qui par conséquent possédaient les jeunes reines et laisser végéter les colonies médiocres. Le temps s'est chargé de prouver à quoi devait aboutir pareil procédé ; les ruchers qui autrefois logeaient 50 à 100 colonies sont maintenant déserts, partout le vide, la désolation, et tel propriétaire se console en disant : « avec les abeilles on est tantôt riche, tantôt pauvre ! » Hélas, oui ! en apiculture il en est comme dans tout autre domaine, on en a pour sa peine !

Grâce à la ruche mobile, l'apiculture a fait des progrès étonnants ;



si nous comparons nos récoltes avec le rendement des ruches soignées à l'ancienne mode, il y a lieu d'être stupéfait et je me souviens très bien qu'un brave vieil apiculteur me traitait de farceur quand je lui indiquai le nombre de kilos de miel que j'avais obtenus une certaine année. Est-ce à dire qu'on n'a qu'à changer de système pour trouver aussitôt tonneaux et bidons débordant de nectar ? Ah non ! mais beaucoup d'apiculteurs ont l'air de le croire ; ce doux laisser-aller, qui a conduit les anciens ruchers à la ruine, est aussi leur principal défaut. On laisse essaimer ce qui veut essaimer, on conserve les non-valeurs, on se contente du nombre voulu et si à côté de quelques bonnes colonies on a tout un régiment de ruches médiocres ou nulles, on se dit : Il n'est pas possible de faire autrement !

Oui, il est possible ! et les agriculteurs nous ont montré le chemin depuis longtemps. Lorsque dans une écurie une vache ne donne pas une quantité suffisante de lait, on la change ; pour l'élevage on choisit les sujets provenant de bêtes de race, on fait des dépenses sans trop compter pour des reproducteurs hors ligne, on ne ménage ni peine, ni argent pour avoir un bétail de race, éliminant soigneusement tout ce qui est médiocre. Et les succès déjà obtenus sont là pour prouver qu'on a mille fois raison de procéder ainsi. Suivons cet exemple ; améliorer la race d'abeilles qu'on a dans son rucher doit être le but de chaque apiculteur. Dans ce qui suit nous tâcherons de résumer ce que nos maîtres conseillent à cet égard.

La réussite dépend naturellement en premier lieu de l'apiculteur lui-même ; il doit être consciencieux, ponctuel, prêt à donner les soins nécessaires au moment propice, à faire au besoin même des sacrifices ; il ne doit pas vouloir récolter avant d'avoir semé, en un mot il doit avoir le feu sacré.

Chacun sait que la reine est l'âme de la ruche : « telle reine, telle ruche ! » N'est-il pas étonnant que certaine colonie rapporte quelquefois trois, quatre fois plus qu'une autre ! Eh bien, si vous avez pareille souche il faut en profiter pour faire de l'élevage, cette ruche est trop précieuse pour produire du miel seulement. Dès le commencement du printemps il faut lui vouer tous vos soins, la stimuler par un nourrissage approprié, lui donner au besoin du couvain mûr pris aux colonies médiocres pour qu'elle soit dans toute sa force avant les autres. La reine devrait être dans sa seconde année, car elle possède alors le plus de vigueur et elle produira des sujets hors ligne. Arrivée à une force extraordinaire la ruche essaimera probablement ; si elle tarde trop, on lui prendra la reine pour la donner à une autre colonie après avoir ôté la mauvaise. Celle-ci se trouvera sur un rayon de couvain ; on la saisit et si on a quelque habitude on mettra immédiatement la bonne à sa place ; les abeilles ne s'aperçoivent presque pas du changement si on procède avec calme, ne donnant pas trop de

fumée et en opérant un peu lestement. C'est ainsi que nous procédons de préférence.

Cependant, si on est craintif, ou si on s'aperçoit que les abeilles sont d'une humeur agressive, on fait avec de la cire gaufrée un tube dont on a pincé un bout, on y introduit la reine et on ferme l'autre bout en le pinçant aussi. On peut faire une petite fente dans la cire avec un canif et enduire le tout d'un peu de miel qu'on prend dans la ruche où l'on veut introduire la reine. Ce tube est mis au haut de la ruche entre deux rayons de couvain. Le plus souvent les abeilles délivrent la reine sans tarder en rongant la cire <sup>(1)</sup>.

Au bout de neuf jours il faut visiter la ruche d'élevage à fond pour savoir combien elle a formé de cellules royales. Supposons qu'il y en ait six ; on prépare alors autant de caisses si on n'a pas une ruche à nucléus. Comme les cellules de reines se trouvent probablement sur deux ou trois rayons seulement, il faut découper celles qui sont de trop, pour les greffer sur des rayons qui n'en ont point. On enlève ces cellules avec un morceau de rayon en triangle et on les place au milieu du couvain dans un trou fait en forme de triangle de même grandeur. Il va sans dire qu'on a soin de ne pas blesser les cellules et de les placer dans la position qu'elles occupaient auparavant.

On mettra ensuite dans chacune des caisses un de ces cadres pourvu d'une cellule royale, avec un autre rayon et le plus d'abeilles possible, et on ajoutera encore un cadre de réserve. A la ruche mère on laisse naturellement aussi une cellule de reine et les cadres nécessaires et on tient toutes ces ruchettes bien au chaud en garnissant l'espace entre les planches et partition et la paroi extérieure avec de la mousse, des feuilles ou des chiffons. Il est bon de les placer un peu à distance et de mettre devant le trou de vol une planchette inclinée pour que les abeilles en sortant s'aperçoivent qu'elle ont été déplacées. Une semaine après cette opération les reines seront écloses et si le temps est propice elles feront leur première sortie trois ou quatre jours après.

Pour devenir une mère de qualité, il faut que la reine rencontre un faux-bourdon de choix ; si le hasard met sur son chemin un mâle médiocre tout est compromis. Heureusement, dans la nature, c'est le droit du plus fort qui l'emporte le plus souvent et l'apiculteur a aussi quelques petits moyens à sa disposition pour augmenter la chance d'une fécondation heureuse. Il supprimera dans les ruches médiocres et faibles tous les mâles en décapitant de temps en temps ce couvain

<sup>(1)</sup> C'est M. Reber, à St-Gall, qui a inventé ces étuis. On prend un morceau de cire gaufrée de 40 cm. de long et 7 cm. de large ; après l'avoir chauffé un peu on l'enroule autour d'un morceau de bois rond de deux cm. d'épaisseur ; on serre un peu les bouts qui se joignent pour les coller ensemble et la cage à reine est préparée.

s'il y en a et se servant au besoin de la trappe à bourdons ; au contraire, dans une ou deux colonies de choix, il favorisera l'élevage de ces gros mangeurs en introduisant de bonne heure un ou deux rayons à grandes cellules. Nos collègues de la Suisse allemande ont même établi des stations bien isolées dans l'île de St-Pierre et à l'Ufenau pour des ruches à faux-bourdons de qualité hors ligne et ils transportent leurs jeunes princesses là pour les faire féconder. Certains auteurs prétendent qu'ils arrivent au même résultat en donnant au nucléus et à la ruche à faux-bourdons un peu de sirop chaud le matin entre 8 et 9 heures ; cette nourriture produit une excitation qui fait sortir la jeune reine et les faux-bourdons avant que les mâles des autres ruches quittent leur logis.

La fécondation se fait quelque fois attendre assez longtemps si le temps n'est pas favorable aux sorties. La reine commence généralement la ponte deux ou trois jours après ; une fois la ponte normale et régulière constatée on emploie ces jeunes mères au remplacement des défectueuses.

En suivant cette marche on aura peu de reines qui ne soient pas de qualité supérieure ; nous en avons fait l'expérience.

Dans cet élevage il faut cependant éviter les effets fâcheux de la consanguinité ; vouloir élever toujours des mêmes souches sans jamais renouveler le sang, conduirait infailliblement à la dégénérescence. Il est nécessaire d'infuser de temps en temps du sang nouveau pour maintenir la vigueur de la race. L'introduction des abeilles de races étrangères a eu à cet égard des avantages incontestables ; ces croisements produisent souvent des souches remarquables. L'apiculteur qui ne veut pas faire des dépenses pourrait faire des échanges de ruches avec un collègue placé à une distance d'au moins 8 à 10 kilomètres.

Ulr. GUBLER.

---

## LA MIELLÉE ET LA CAPACITÉ DE LA RUCHE

(Extrait de *L'Apiculteur*, de Paris)

Pour beaucoup d'apiculteurs vraiment, on pourrait croire que des ressources mellifères d'un endroit doit dépendre la capacité de la ruche.

Eh bien ! non. Et je tiens à réagir contre cette tendance qui pousse aux grandes ruches dans les pays mellifères, et aux petites dans les régions pauvres en miel.

Et encore faut-il s'entendre ! Car certainement, il faut de grandes ruches, les magasins compris, dans les pays riches en miel, et souvent même dans les pauvres. Mais pour une foule d'apiculteurs grandes ruches et petites ruches signifient grands corps de ruches ou grands nids et petits nids à couvain.

C'est, je crois, ce que pense aussi M. Jobard qui nous fait l'honneur, à moi et à M. l'abbé Pincot, d'avoir trouvé nos discussions intéressantes et nous donne raison à tous deux en se basant sur la richesse mellifère de nos deux pays.

« Je dois habiter, dit-il, une contrée très mellifère, ce qui permet à mes » abeilles d'emplir mes grandes ruches et mes hausses, tandis que M. l'abbé » Pincot habite probablement une contrée moins mellifère où la miellée » dure moins de temps, etc. »

D'après M. l'abbé Pincot, la miellée chez lui n'est pas à dédaigner, car dans l'*Apiculteur* de novembre 1899, page 498 il écrit : « La seconde miellée égale souvent la première, quand elle ne la surpasse pas. »

Hélas ! il n'en est pas ainsi chez moi, et si j'étais un professionnel au lieu d'être simplement un apiculteur amateur, ce n'est certainement pas à l'Etoile que j'installerais des abeilles. Ce pays, situé sur le bord d'une large vallée marécageuse, n'offre aux abeilles la plaine et les champs cultivés que sur la moitié de leur périmètre d'action ; l'autre moitié, la vallée, est formée de prairies naturelles, qui donnent une flore presque nulle pour les abeilles, et d'étangs où il s'en noie beaucoup au printemps. Ces marécages portent des saules et des carolines qui donnent des fleurs à pollen en avril, mais rien au moment de la miellée.

La plaine produit en mai quelques champs de minette où les abeilles trouvent un peu de miel par bon temps : en juin, le sainfoin dont la fleur dure une dizaine de jours, le senevé dans les avoines qui donne du miel par temps très favorable ; en août les secondes coupes de sainfoin et un peu de sarrasin, c'est le moment de la seconde miellée, nulle dans les années sèches et, en tous cas, toujours très inférieure à la première. Pas de tilleuls, pas de bois, si ce n'est huit ou dix hectares de mauvais terrain plantés de hêtres et de faux ébéniers que les abeilles ne visitent guère.

En résumé, mes ruches ont au printemps pour aider au développement des colonies des fleurs à pollen donnant un peu de miel par temps très favorable, sur le saule, la caroline, les arbres fruitiers des jardins, quelques cerisiers, pruniers, poiriers, pommiers ; et pendant la miellée, la fleur du sainfoin qui dure peu parce qu'on fait vite la fenaison, les senevés, les sarrasins et les secondes coupes de sainfoins.

Somme toute, la miellée est ici bien aléatoire ; elle est à la merci de la température pendant le court espace de temps que dure la première fleur de sainfoin ; si le temps est favorable les bonnes ruches amassent beaucoup, s'il est mauvais, la récolte est médiocre.

Je me rappelle une année où en quatre jours une de mes bonnes ruches faisait 60 livres de miel, lorsque des populations ordinaires faisaient à peine le quart. C'était les quatre seuls jours de bonne miellée dans l'année.

Et cependant je récolte du miel. Je récolte parce que tous mes efforts tendent à avoir de très fortes populations pour le moment propice, moment qui est bien court ici ; et si je suivais l'avis de bien des apiculteurs, j'aurais chez moi des *petites ruches en rapport avec le peu de ressources mellifères de l'endroit*.

J'ai vu souvent des apiculteurs me dire : mais que feront vos grosses populations dans les années de disette ? Ah ! mes fortes populations dans



les années pauvres amassent encore infiniment plus que les autres, parce qu'elles ont quatre ou six fois plus de butineuses. Que de fois en années pauvres en miel j'ai vu des populations ordinaires ne pas faire leurs provisions hivernales, lorsque de fortes populations donnaient un excédent à récolter.

Donc, si je me base sur ce que je constate chez moi où les ressources mellifères sont peu abondantes, je conclus qu'il me faut, malgré ce peu de ressources, chercher à produire de très fortes populations ; à plus forte raison en serait-il ainsi si je me trouvais dans un pays très mellifère.

Il me faut donc un nid à couvain de capacité raisonnée, c'est-à-dire de 45 litres environ, ce qui est assez grand sous tous les rapports, tant au point de vue de la conservation de la chaleur développée par la colonie, des provisions hivernales et de la libre ponte d'une reine féconde. Depuis que je cultive les abeilles, je n'ai connu que deux bonnes années mellifères : 1880 et 1887. Eh bien ! est-ce que dans ces années j'aurais eu besoin d'un nid à couvain plus grand ? Pas du tout, j'ai eu besoin de plus de hausses tout bonnement.

Donc pour presque toutes les régions un nid à couvain uniforme suffit ; ce qui peut différer c'est la quantité de hausses à employer. Il est entendu que je ne parle ici que de la ruche verticale, qui est réellement la ruche agrandissable à volonté. Il est clair que pour la ruche horizontale, il faut savoir s'en tenir à une moyenne de cadres selon les endroits. Si dans une région à ressources ordinairement médiocres une bonne année survient, tant pis pour l'apiculteur, car cette ruche dont l'agrandissement est limité ne donnera pas, cette année-là, ce qu'elle aurait dû produire.

Et si les ruches qui sont déjà si diverses devaient varier de capacité selon les ressources de chaque pays, on ne s'y reconnaîtrait vraiment plus.

J'ai donné tantôt un résumé des ressources mellifères de l'Etoile. Si je porte mes yeux à quatre kilomètres d'ici, je vois Mouflers, village bâti dans un bas fond où les abeilles n'ont pas 50 mètres à franchir pour trouver, partout autour d'elles, la plaine où l'on cultive aussi le sainfoin. Les abeilles ont en plus qu'à l'Etoile un bois d'essences diverses tenant au village, de plus on sème beaucoup de trèfles blancs comme pâturage ; et le trèfle blanc donne surtout en juillet entre les deux récoltes de sainfoin. Voilà un lieu que je choisirais bien si j'étais apiculteur de profession.

Si je porte ma vue un peu plus loin, je vois à Bellancourt un bon apiculteur de mes amis qui a la chance, parce que les terres sont plus fortes, d'avoir la floraison des sainfoins huit ou dix jours plus tard que chez moi. Ses ruches ont donc un peu plus de temps pour se développer ; il a les mêmes pâturages de trèfle blanc qu'à Mouflers, une route plantée de beaux tilleuls et un bois voisin qui porte aussi pas mal de tilleuls.

On peut donc voir que dans un rayon de quelques lieues les ressources mellifères sont fort sujettes à varier ; et pourtant les mêmes ruches peuvent fort bien suffire.

Je sais fort bien que des apiculteurs renommés préfèrent un nid à couvain plus grand que 45 litres ; ils donnent comme prétexte qu'en miellée il faut de la place aux abeilles pour loger et éparpiller les apports journaliers, apports trop liquides qui ont besoin d'être évaporés. En apiculture, il arrive



souvent qu'on tombe de Charybde en Scylla, et sous prétexte de supprimer un inconvénient on en produit un autre plus grave. Les trop grands nids à couvain sont moins propices au développement du couvain au printemps parce qu'ils concentrent moins bien la chaleur produite par les abeilles. On aura beau alléguer que les rayons voisins du groupe d'abeilles servent d'écrans pour maintenir cette chaleur ; ils servent, en effet, comme des écrans troués le plus souvent et qui laissent échapper l'air chauffé par les abeilles contre les parois des ruches en avant et en arrière. Et puis ce prétexte d'évaporation pour les grands nids à couvain tombe à faux, car il ne suffit pas pour cela de la ventilation opérée par les abeilles, mais surtout de la chaleur concentrée dans la ruche. Une ruche peu dense en abeilles aura souvent ses produits moins bien évaporés et par le fait un miel à gros grains lorsqu'il sera granulé, parce que la chaleur dans la ruche ne sera pas assez intense.

Je disais donc tantôt qu'un nid à couvain ou corps de ruche uniforme pouvait suffire presque toujours, aussi bien dans les pays riches que dans les pays pauvres en miel. J'ai dit : presque toujours ; en effet, il est un point sur lequel ma religion n'est pas bien fixée.

L'année apicole d'une colonie d'abeilles comprend deux phases distinctes : la phase de développement de la colonie et celle de production.

Pour la phase de production, je l'ai dit, un même nid à couvain suffit, mais pour celle de développement en est-il ainsi selon les ressources de l'endroit ? Je ne sais.

Il est certain qu'une colonie d'abeilles bien logée et bien approvisionnée se développe d'autant mieux qu'elle a à profusion au sortir de l'hiver des fleurs donnant beaucoup de pollen. C'est pour cela que le voisinage des bois est si utile aux abeilles au printemps. Mais dans les pays absolument pauvres en fleurs printanières, la repopulation des ruches doit être plus difficile. C'est bien dans ces endroits qu'il faudra donner aux abeilles de la farine en abondance, pollen particulier qui excitera à la ponte, mais pas comme celui de la fleur, parce que sur celle-ci les abeilles par les bons jours y trouvent en plus un peu de miel. Alors peut être dans ces pays un nid à couvain plus petit, par le plus de chaleur qu'il concentrera, sera-t-il un excitant de la ponte ?

Ainsi donc et pour me résumer, je suis persuadé que pour la ruche verticale un corps de ruche ou nid à couvain de capacité convenable, basé sur les lois et les mœurs des abeilles, c'est-à-dire de 45 litres environ <sup>(1)</sup>, suffit dans les pays riches comme dans les pays pauvres en miel, les hausses seules pouvant varier, quand ces pays possèdent une flore printanière suffisante pour le bon développement des populations. Et peut être un nid à couvain un peu plus petit est-il nécessaire dans les pays dépourvus de fleurs printanières utiles aux abeilles ? Et encore ??

DEVAUCHELLE.

(1) La ruche Dadant-type à 11 cadres contient 52 litres, ou 47 en laissant une partition. La Dadant Modifiée à 12 cadres contient 50 litres ou, lorsqu'on laisse une partition, 46 environ. — Réd.

## CAUSERIE D'UN ANCIEN ÉLÈVE

Il me souvient — étant un peu troublé lors d'un examen d'apiculture — d'avoir répondu sans sourciller à cette question de M. Bertrand : « Quelle différence y a-t-il entre les cellules de mâles et les cellules d'ouvrières ? — Les cellules d'ouvrières sont grosses et bombées, celles de mâles sont plus petites et presque plates ! » Qu'a dû penser notre vénéré maître, si ce n'est qu'une réponse aussi catégoriquement fausse ne pouvait provenir que d'un élève qui ne « mordrait » jamais à l'apiculture ! C'est du moins ce que je me serais dit à sa place. — A ce moment, en effet, je ne pensais à rien moins qu'aux abeilles, je les craignais même et n'avais jamais eu la moindre envie de chercher à profiter des nombreuses occasions qui m'avaient été données de les voir de loin ou de près. Je n'avais jamais été piqué par une abeille, mais je craignais les piqûres comme le feu, et la seule perspective d'une de ces bestioles bourdonnant avec quelque insistance autour de moi me mettait mal à l'aise.

Bref, ce genre de petit bétail ne me disait rien, moins que rien, absolument rien ! Cependant, depuis que, de par l'autorité scolaire, j'avais été obligé d'apprendre l'histoire, la vie et la culture des abeilles, et, dans le but de satisfaire ma curiosité et de pouvoir dire : « J'en ai vu une fois mais j'en ai eu assez », je pris mon courage à deux mains.

Par un beau jour de mai, deux dames faisaient une visite à leur rucher. La figure bien préservée par un voile, les mains enveloppées de deux paires de gants et enfouies dans mes poches j'assistais à cette visite, sceptique d'abord, presque décidé d'avance à n'y trouver aucun intérêt. A la première ruche je me tins sur la défensive et très en arrière... à la dernière je demandais à faire marcher le soufflet ! La conversion était opérée et la « Conduite du Rucher » devint dès ce moment mon livre de chevet, tellement que je ne rêvais qu'abeilles !

Je reçus en cadeau quelques ruches qui ont été le point de départ — j'allais dire d'une carrière — de neuf années apicoles qui me suggèrent les quelques réflexions que voici pour ceux qui, tout en ayant envie de s'occuper d'abeilles, craignent encore. Je leur dirai tout d'abord : ne persistez pas davantage à vous priver d'une aussi grande jouissance.

Il n'y a pas de roses sans épines — du moins c'est le proverbe qui le dit — c'est assez vrai avec les abeilles ! mais dit un autre proverbe : « à vaincre sans péril on triomphe sans gloire », et celui-ci est encore plus vrai en apiculture. Ne vous laissez donc pas arrêter par les piqûres, je vous en conjure ; les pauvres bêtes, c'est bien naturel qu'elles défendent leur trésor si péniblement amassé. Vous trouverez bien encore des gens qui vous raconteront que leurs abeilles les connaissent et ne les piquent jamais. Ils prétendent qu'elles se calment tout de suite en leur disant « mes petites, mes petites ! » lorsqu'elles commencent à s'agiter. Il y a aussi des dompteurs qui entrent dans les cages des fauves et auxquels il n'arrive rien jusqu'au jour où ils reçoivent quelques bons coups de dents ou de griffe. Vous pourrez être plus ou moins piqué, mais vous le serez. Cela dépend de beaucoup de circonstances trop longues à énumérer ici. La piqûre elle-même sera toujours aussi douloureuse, mais vous n'enflerez probablement plus quand

vous en aurez reçu un certain nombre. Quoique chacun réagisse d'une façon différente, vous en arriverez même à ne plus tressaillir parce qu'en même temps vous ferez involontairement la réflexion « ce n'est qu'une abeille ». Si j'ai un conseil à vous donner, croyez m'en, tâchez d'arriver à travailler sans gants. Si vous êtes nerveux mettez un voile en tulle léger pour protéger votre figure, vous ne serez nullement déshonoré. A ce propos, je me souviens que lors d'une assemblée d'apiculteurs pour une visite de ruchers, le temps étant orageux, les abeilles se mirent à piquer; chacun faisait son « crâne » sans rien dire, je sortis mon voile de ma poche et cinq minutes après, une douzaine de membres présents, qui n'attendaient que le signal, en avaient fait autant.

Arrivons au miel maintenant. Songez un peu, s'il n'y avait qu'à ouvrir une ruche pour en prendre comme l'on prend des confitures dans un pot, quel plaisir y aurait-il et quelle saveur y trouverait-on? Non, laissons cela au consommateur et plaçons-nous à un tout autre point de vue. Ce miel que vous voyez dans ces sections ou dans ces bocaux de cristal, vous l'avez vu faire par vos abeilles, vous les avez suivies sur les fleurs dans les prés, dans les champs, ensuite vous les avez vues rentrer surchargées du précieux nectar. Un orage se prépare-t-il, vous pensez à tous vos « enfants » qui butinent au loin, trop loin peut-être et qui ne pourront rentrer avant les grosses gouttes de pluie ou les coups de vent qui vont faire chavirer ce frêle esquif aérien avec sa précieuse cargaison. Et pendant le plein de la récolte — *time is money* dans les ruches — et les diligentes travailleuses le savent; vous les voyez fiévreuses, ne perdant pas une seconde et les cadres se remplissent, les cellules sont prêtes à operculer, elles demandent de la place et de longues heures de travail — juste le contraire de ce que font beaucoup d'ouvriers aujourd'hui qui, par-dessus le marché, veulent encore empêcher les autres de travailler! — Le moment de la récolte est venu; ah! ce miel, comme il est bon! Il est sûrement bien meilleur que celui du voisin lors même que les abeilles l'ont récolté sur les mêmes fleurs.

Et tenez, j'oublie encore ce par quoi j'aurais dû commencer, ce sont les abeilles et non pas les hirondelles qui sont les véritables messagères du printemps; n'est-ce pas elles qui découvrent les premières fleurs de l'année et rapportent le pollen nouveau, signe certain du réveil de la végétation après le long sommeil de l'hiver. Alors, assis devant une de vos ruches, vous cherchez à voir les premières abeilles qui rentrent chargées. Chaque année je ne puis me tenir de les applaudir et de leur crier bravo! Les unes ont des pelotes imperceptibles, d'autres de plus grosses. En arrivant à la ruche elles se reposent un instant pour entrer, fières et triomphantes, avec le premier fardéau de l'année. Voilà, direz-vous, un bien long bavardage pour ne pas arriver à grand'chose... C'est vrai, je suis d'accord.

PIERRE ODIER.

## NOUVELLES DES RUCHERS ET OBSERVATIONS DIVERSES

*Mont-Jovet*, Albertville, (Savoie), 10 janvier. — La saison de 1899 en Savoie a été splendide et les apiculteurs ont été largement récompensés des déboires de 1897 et 98.

Notre société « Le Rucher des Allobroges » avait organisé en septembre dernier une exposition apicole à Albertville. La quantité des produits se joignait à la qualité et le jury a été bien embarrassé pour le classement. Nous nous préparons actuellement à l'Exposition de Paris, où j'espère que la Savoie fera bonne figure.

Nous jouissons d'un hiver excessivement doux, le thermomètre marque la nuit + 6° et même + 9° C. ; l'hivernage se fait donc *trop bien* et gare aux provisions car la ponte a commencé dans un bon nombre de colonies.

Fait curieux à noter : le 27 décembre, vrai jour de printemps, en faisant une ronde autour des ruches. Je soulevai un petit capot placé sur un essaim secondaire ; (ce capot lui avait été donné huit jours auparavant comme supplément de vivres). Quel ne fut pas mon étonnement en voyant un superbe gâteau fraîchement bâti et reliant le bas des rayons du capot à ceux du corps de ruche. Ce rayon, deux fois grand comme la main, a été bâti entre le 20 et le 27 décembre. Voilà certes une colonie qui ne mérite pas l'épithète de  *paresseuse* !

*L. Talmard-Loisy* (Saône-et-Loire), 26 janvier. — Plusieurs de vos abonnés et correspondants de divers pays se plaignent des maladies des abeilles et particulièrement de la loque. Je vous dirai que notre région est indemne. Un vieil octogénaire rentier, qui habite une commune voisine, me fait souvent visite ; il cultive les abeilles en ruches fixes depuis près d'une soixantaine d'années. Il me dit que dans son rucher, qui se composait autrefois de 40 à 50 ruches, il a eu plusieurs colonies ravagées par la fausse-teigne (en patois *cotriau*, dont les paysans attribuent la cause aux rayons trop vieux), mais jamais de couvain pourri, conséquence de la loque.

L'année 1898 a été funeste aux abeilles logées en ruches fixes ; les quelques propriétaires qui en possédaient ont étouffé les meilleures pour en avoir un peu de miel et leur résultat en 1899 a été la perte presque totale de leurs ruchers.

Quant à moi, qui aime toujours passionnément ces industriels insectes, ayant suivi les directions données dans la *Conduite*, j'ai eu une assez belle récolte de miel l'année qui vient de s'écouler.

En septembre 1898, j'hivernais huit Dadant-Blatt, mais comme la chambre à couvain ne contenait pas assez de vivres, je résolus de leur laisser à chacune une hausse avec quelques demi-cadres non extraits pour compléter la provision, tout en ayant soin de placer les coussins d'hivernage par dessus et de les tenir chaudement.

Au mois d'avril 1899, six de mes ruches étaient fortes et très achevées ; je leur enlevai leurs hausses vides et les remplaçai vers le 15 mai. Le 10 juillet, je passai à l'extracteur messix hausses qui m'ont donné 43 kilos de beau miel blanc d'esparcette. Le 15 septembre suivant ma seconde récolte a été de 69 kilos et les ruches sont pourvues d'abondantes provisions. Quatre ruches en paille ne m'ont donné qu'un essaim en 1899.

L'hiver que nous traversons est peu rigoureux, sauf quelques jours de froid vers le milieu de décembre dernier, mais nous n'avons pas encore eu de neige.

*Th. Cloutier* (Québec, Canada), 30 janvier. — Il m'est agréable aujourd'hui de pouvoir vous faire une petite communication concernant les débuts de mon petit rucher, qui date de 1895 ; débuts bien humbles, car je n'ai commencé qu'avec deux colonies pour m'habituer à la culture des abeilles. Je me suis procuré votre très utile traité, la *Conduite du Rucher* et votre intéressante *Revue*, qui ont bien dirigé mes premières opérations. J'ai obtenu un succès vraiment encourageant malgré le climat peu favorable à cette culture, car nous avons des hivers très longs et rigoureux. Après une longue réclusion, la dyssenterie fait de sérieux ravages en mars et avril parmi nos abeilles. J'ai fait, en 1898 et 1899, un essai qui m'a très bien réussi ; par une belle journée (le 20 mars en 1898 et le 8 avril en 1899), j'ai sorti toutes mes colonies, mes abeilles se sont vidées, je les ai rentrées dans leur quartier d'hiver pour leur faire attendre la belle saison et elles ont été entièrement guéries de la dyssenterie.

J'ai lu dans plusieurs traités d'apiculture qu'une colonie ayant un bon magasin riche en miel bien operculé pouvait supporter une longue réclusion sans trop souffrir de la dyssenterie ; j'ai souvent remarqué le contraire : des essaims tertiaires, logés en ruchettes sur trois cadres et abondamment nourris avec du miel bien inférieur, ont très bien hiverné avec peu ou point de mortalité, tandis que mes colonies très populeuses, avec leurs riches magasins bien operculés, étaient décimées par la dyssenterie, bien que le local où elles



hivernent ne laisse rien à désirer sous le rapport de la ventilation. Mes ruches n'ont aucune trace de moisissure au printemps ; elles sont toutes pourvues de tout ce que les traités et revues apicoles conseillent à ce sujet.

J'hivérne 44 colonies ; j'ai eu trente-six essaims que j'ai réduits à vingt ; malgré la division de mes colonies par l'essaimage, mes abeilles m'ont donné plus de 300 kil. de miel.

*T. Banzet*, (Vosges), 31 janvier. — La récolte de l'année 1899 a été relativement bonne, la moyenne de rendement comme miel de surplus est de 8 k. 200 par colonie. Peu d'essaims, sur 24 colonies un seul en juin. Il faut tenir compte que la récolte dans nos contrées n'a commencé que dans les premiers jours de juin, la dernière quinzaine de mai a été froide et j'ai constaté une forte dépopulation du 20 au 30 mai ; vent du nord froid et fortes giboulées. En somme cette période a été mauvaise pour les abeilles ; fort heureusement que les mois de juin et juillet ont été bons. Plusieurs apiculteurs n'ont rien récolté, c'est à peine si les provisions suffisaient pour l'hivernage. Les populations faibles pourront avec peine passer l'hiver.

J'ai eu une sortie générale complète les 30 et 31 décembre. En janvier jusqu'à présent pas trop de mortalité dans les colonies. Janvier a été pluvieux ; depuis hier nous avons de la neige dans la vallée de la Moselle ; le thermomètre est tombé à 5° C. au-dessous de zéro, c'est la journée la plus froide de ce mois.

*F. Arvieu* (Aveyron) janvier. — La *Revue* de novembre nous donne un tableau merveilleux des récoltes en Suisse et dans l'Est de la France. Il est bien de nature à faire monter l'eau à la bouche à celui qui n'a recueilli que des déboires depuis trois ans dans un vrai pays de cocagne où abondent les fourrages artificiels : sainfoins, luzernes, et où le serpolet et le thym couvrent les collines, etc. Mais une sécheresse désespérante, des chaleurs tropicales, le désordre dans les saisons et d'innombrables nuées de sauterelles ont, depuis quatre ans, compromis toutes les floraisons dans nos fertiles vallées. Ajoutez à ces fléaux, pour 1898, la terrible loque et la fièvre d'essaimage, qui affaiblirent mon rucher d'une manière sensible.

En 1899, je réussis, au moyen du camphre et de la naphtaline, à préserver toutes mes colonies malgré le voisinage de ruches infectées.

Le thym, très abondant chez nous, est le seul combustible que j'utilise dans mon enfumoir dans toutes mes visites.

Quelques apiculteurs ont donné, dans la *Revue*, les fleurs de genêts comme mellifères. Les genêts d'Espagne abondent chez nous et embaument l'atmosphère pendant tout l'été ; je n'ai jamais vu une abeille sur ces fleurs.

J'ai planté une haie de symphorine de 100 mètres et je cultive la phacelia, dont je me trouve bien grâce à une source au moyen de laquelle j'ai pu la préserver contre les chaleurs de l'été.

*C. Guyot*, (Belgique), 11 février. — L'hiver est rude chez nous, le thermomètre est descendu à 13° sous zéro. La couche de neige est assez forte ; je crains beaucoup pour nos abeilles, en décembre la mortalité a été forte.

*U. Gubler*, Belmont (Neuchâtel), 14 février. — Hier par une température de 13° au-dessus de zéro nos abeilles ont fait une sortie magnifique et j'ai constaté que la ponte est déjà avancée dans la plupart des ruches. J'ai trouvé sur la plupart des cartons une quantité d'œufs.

Cette nuit le vent m'a renversé une ruche, essaim artificiel de 1899 ; c'est d'autant plus fâcheux qu'il y a des rayons nouveaux qui n'ont encore guère de solidité. Je n'ai pas osé l'examiner par le temps abominable que nous avons aujourd'hui ; j'espère qu'au moins la jeune reine ne sera pas perdue.

*Morel-Frédel*, Bonneville (H<sup>te</sup>-Savoie), 14 février. — Les abeilles ont bien hiverné ; hier grande sortie par 15° et grand vent, aujourd'hui giboulées de neige. J'ai trouvé il y a quinze jours une de mes grandes Layens à la renverse complètement ; elle a dû rester 24 heures et recevoir froid (— 5°), vent et pluie. Je l'ai remise sur pied et les courants d'air qu'elle a subis ne paraissent lui avoir fait aucun mal. — Les abeilles ont pu sortir quatre à cinq fois depuis décembre.

*Daussy*, Blangy-Tronville (Somme), 14 février. — La récolte de miel de 1899 a été très bonne et nous avons eu peu d'essaims. Je me trouve très bien du nourrissage donné en miel dur mêlé de farine à la fin de l'hiver et du miel liquide mêlé de farine pour le nourrissage stimulant lorsque le temps ne permet pas aux abeilles de sortir ; mais quand le temps est beau et que les abeilles rapportent du pollen, je ne donne que du miel sans farine tous les deux jours.



*Rollandin*, Miliana (Algérie), 18 février. — L'année 1899 a été bien mauvaise pour les apiculteurs dans notre région ; pas un essaim et pas de miel du tout. Espérons que cette année sera meilleure.

*Ch. Dadant*, Hamilton (Illinois, Etats-Unis) 1<sup>er</sup> mars. — Depuis plus d'un mois nous avons du temps froid et pendant plusieurs jours de suite le thermomètre est descendu de 16 à 20° C. au-dessous de zéro. Aujourd'hui nous avons 50 cm. de neige et la température est à — 9° C. Nos ruches sont à demi entourées de neige.

*E. Zollikoffer* (Nord), 2 mars. — Nous voici bientôt sortis de l'hiver et déjà nos diligentes abeilles visitent les fleurs qui commencent à éclore, rapportant à la ruche le pollen par belles pelotes de couleurs différentes. Quoique je n'aie pas encore visité une seule colonie, j'ai préjugé que les reines ont déjà étendu leur ponte.

Décembre nous a donné des journées très froides ; janvier et février ont eu aussi quelques jours froids, la neige est tombée à plusieurs reprises, mais n'a pas duré ; il a beaucoup plu. Dans leurs habitations à doubles parois et sous leurs matelas épais et bien garnis nos abeilles n'ont pas souffert ; aussi attendons-nous avec confiance le printemps.

*E. Ruprich-Robert* (Tunisie), 8 mars. — Les pluies ayant été tardives et peu abondantes, la floraison est maigre et la récolte s'en ressent. Heureusement que nous avons encore trois grands mois pour nous rattraper. Mais quelles populations dans nos ruches ! Je vous en donnerai comme exemple une colonie ayant 20 cadres garnis de couvain sur 26 dont se compose la ruche (treize en bas, treize en haut), et nous en avons au moins une dizaine dans le même cas. Cela m'a conduit ces jours-ci à faire un essaim artificiel sans avoir pu découvrir la mère. En tous cas la souche et le nucléus travaillent à merveille. Je viens de constater à l'instant que la ruche mère a conservé sa reine toujours bonne pondeuse et que l'essaim a construit 25 cellules royales à éclore prochainement. Je tenterai de nouveau cette expérience pour arriver à une certitude.

Nous avons comme ennemis la teigne, qui se propage plus vite que partout ailleurs au moment des fortes chaleurs et, dans trois semaines environ, le guêpier, appelé ici chasseur d'Afrique à cause de ses brillantes couleurs rappelant un peu l'uniforme des cavaliers français de même nom. On arrive à se débarrasser de ces oiseaux à coups de fusil. Je ne pense pas que nous ayons à faire connaissance avec la loque ; nous prenons, malgré tout, toutes les précautions nécessaires pour l'éviter.

*Crévolin* (H<sup>tes</sup>-Alpes), 8 mars. — Depuis les froids de l'hiver nous n'avons encore eu que trois ou quatre journées vraiment belles. Naturellement, j'ai eu du pillage le premier jour ; je suis arrivé à le faire cesser dès le lendemain en rétrécissant les entrées des ruches attaquées et en réveillant celles-ci par quelques vigoureuses secousses dès que la température a permis aux pillardes de renouveler leurs attaques. Les colonies ainsi secouées se sont portées en masse vers l'entrée et ont si bien reçus les pillardes qu'elles n'ont pas eu envie de revenir. Je dois dire que, pendant cette première journée, je réveillais mes colonies en donnant quelques coups aux joints dès que je voyais leur entrée un peu trop dégarnie de sentinelles. Maintenant tout est tranquille.

L'hivernage s'est, je crois, fort bien passé ; pas une seule de mes 40 colonies n'a suc-combé.

---

## ÉTABLISSEMENT D'APICULTURE

### GIRAUD-PABOU & FILS, au Landreau (Loire-Inf<sup>re</sup>)

Elevage d'abeilles italiennes, chypriotes et leurs croisements (par la méthode Doolittle). — Fabrique de cire gaufrée (cire de grande résistance). — Ruches à cadres. Outillage apicole. — Demandez le catalogue, qui est adressé franco. — *Voir aux annonces de janvier.*

---

## La Loque, description et traitement

Brochure de 7 pages, par *Ed. Bertrand*. Un exemplaire fr. 0,15 franco. 12 exemplaires et plus fr. 0,10 l'exemplaire.

**Bureaux de la Revue Internationale d'Apiculture.**